



Impôt Impur
Un jour, Injures...

SYNDICAT NATIONAL
Solidaires
Finances
Publiques07
Section de l'Ardèche

28/12/2017



Pour cette nouvelle année 2018, le bureau Solidaires Finances Publiques de l'Ardèche vous souhaite beaucoup de bonheur.

Tous nos vœux de réalisation, d'épanouissement et de solidarité.

Nous vous souhaitons une bonne santé et que vous soyez tendre avec le vivant, avec la Terre dans le respect de soi-même et des autres.

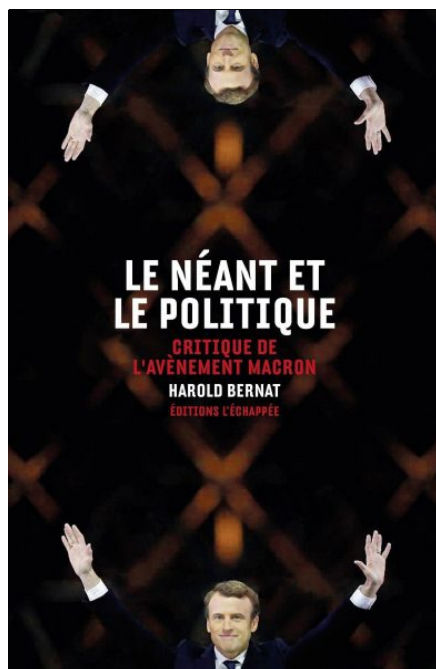
Optimisme.

B o n n e A n n é e !



LA CASTANHA

Responsable de la publication : Solidaires Finances Publiques - Section Ardèche
Boîte 29 - 80 Rue de Montreuil - 75011 Paris



Proposition de lecture pour les longues soirées d'hiver.
Deux petits bouquins pertinents ...

Harold Bernat : « Le “macronisme” est une stratégie de consolidation du pouvoir par le vide »

Harold Bernat s'était déjà fait remarquer en 2006 pour sa critique radicale de la “révolution libertaire” défendue par Michel Onfray et, plus largement, par la culture petite-bourgeoise triomphante – dans « *Des-montages : Le poujadisme hédoniste de Michel Onfray* » – puis en 2012 par sa condamnation de la flexibilité et de l'adaptabilité à tout-va dans « *Vieux réac ! Faut-il s'adapter à tout ?* » Nous avons choisi de l'interroger sur son dernier essai, « *Le néant et la politique : Critique de l'avènement Macron* », dans lequel il s'applique à déconstruire le mythe du “président-philosophe” tout en insistant sur la nécessité d'exercer notre esprit critique sur ce qui est là sous nos yeux, entre mille autres choses.

Le Comptoir : Question d'ouverture, et déjà centrale : comment construire une critique du macronisme qui ne soit pas aspirée et régurgitée par l'objet visé ?

Harold Bernat : Question centrale qui nous oblige d'emblée à savoir ce que recouvre ce mot “macronisme”. Attacher un “isme” à un patronyme ne suffit pas à faire une cohérence idéologique. On ne prête pas assez attention à de telles constructions sémantiques improbables – du libéralisme au macronisme, du communisme au mélenchonisme, etc. Alors qu'on ne connaissait toujours pas le contenu du programme politique d'Emmanuel Macron, le mot “macronisme” faisait déjà les gros titres. Autrement dit, le “macronisme” (si l'on tient à ce terme, que je n'utilise pas) est une forme qui cherche à se faire passer pour un fond, un signe qui nous dispense de chercher derrière lui une réalité, tout en laissant supposer qu'elle existe. La seule façon de ne pas être aspiré par le vide est de trouver des points réels d'ancrage à partir desquels nous pourrions froidement mesurer l'irréalisme ambiant et ses stratégies de simulation.

Pour ne pas consolider ce que nous critiquons, vous appelez à être « témoins de ce qui se manifeste ».

Comment, dès lors, s'opposer sans consolider ?

La consolidation par une soi-disant “critique” est un phénomène récent et dévastateur. Si vous vous demandez “quelle est la philosophie de Macron ?” vous prenez aussitôt au sérieux son rapport à la philosophie en laissant croire qu'il y a une philosophie politique à l'œuvre chez Emmanuel Macron. Au lieu d'aller chercher dans des textes de Paul Ricoeur plutôt que dans ceux de Rousseau ou d'Aristote ce qui “éclaire le macronisme” (une formule des plus ténébreuses), il est plus lucide de se demander à quoi sert la référence à la philosophie aujourd'hui. Que devient ladite philosophie quand celle-ci n'est plus qu'une stratégie de détournement de la critique politique, une diversion ? Être témoin, au sens qu'Henri Lefebvre donnait à ce mot, c'est rendre raison de ce qui nous arrive. Que signifie être “anti-macroniste” si on est incapable de comprendre finement que le “macronisme” est une stratégie de consolidation du pouvoir par le vide ?

« Emmanuel Macron est le président d'un engluement spirituel très inquiétant, une sorte de résignation collective à l'effort qu'exige la pensée. »

Au fond, vous ne critiquez pas tant Emmanuel Macron que l'idéologie sur laquelle il surfe et prospère – ou du moins, une “idéologie” comme il l'entend, c'est-à-dire une sorte de logiciel de compréhension du monde, qui laisse de côté les oppositions véritables. L'individu Macron est-il si innocent que cela ?

À propos de l'idéologie, lisons deux déclarations d'Emmanuel Macron. En juillet 2015, au journal *Le 1*, Emmanuel Macron affirme : « *Je crois à l'idéologie politique, c'est une construction intellectuelle qui éclaire le réel.* » Par contre, quand il s'agit de s'adresser à un très large public, il n'hésite pas à critiquer

la notion de « *prisme idéologique* » (TF1, 27 avril, 2017). Le discours tenu à une élite intellectuelle est aux antipodes de celui qui s'adresse à la masse des électeurs. Emmanuel Macron fait partie d'une génération qui croit en avoir fini avec les idéologies. C'est ce qu'on peut appeler la pensée des états de fait. Lorsqu'il affirme que le « *prisme idéologique* » ne marche plus, il sous-entend que l'idéologie est un moyen disponible parmi d'autres pour arriver à certaines fins. La dimension critique du concept forgé par Karl Marx disparaît totalement. Une idéologie est avant tout un système de représentations qui travestit la réalité afin d'imposer un ordre de valeur indiscutable. Cette opération de travestissement peut-être révélée par un effort critique. La stratégie des nouvelles formes de pouvoir consiste à désarmer cet effort en en faisant une dépendance des anciennes idéologies. Autrement dit, dans un renversement orwellien, la critique, c'est l'idéologie. Par contre, utiliser le mot "idéologie" à tort et à travers pour en faire le reliquat du vieux monde, c'est être « *un philosophe en politique* » (Le 1). De ce point de vue, Emmanuel Macron sait très bien ce qu'il fait.

Vous écrivez que "l'idéologie" défendue par Macron ne porte aucune idée, ce qui fait qu'elle ne génère aucune contradiction. La solution n'est-elle pas de répéter que l'absence d'idée est une idée en soi, et très forte – à l'image de ce que peut être la prétendue "fin de l'Histoire" ?

Bien sûr. La prétendue fin des idéologies est encore une idéologie, peut-être la plus pernicieuse qui soit. Lorsque je dis que Macron fait le vide, il ne faut pas oublier que ce "faire" suppose un interventionnisme très autoritaire. On ne fait pas le vide sans dégager ce qui fait obstacle à son extension, les poids morts de la société, les inerties, les pesanteurs, les résistances. La sémantique est évidente : ce qui résiste doit être éliminé. Vaincre une résistance (quelle que soit cette résistance) devient une victoire pour les nouveaux ventriloques de la marche en avant. Ce n'est pas parce que vous n'avancez pas d'idées que vous ne participez pas à un actif travail de sape idéologique.

« À quoi sert la référence à la philosophie aujourd'hui ? Que devient ladite philosophie quand celle-ci n'est plus qu'une stratégie de détournement de la critique politique, une diversion ? »

Emmanuel Macron est-il autre chose que l'enfant des Lumières, de Hegel et du scientisme dans la mesure où pour lui, tout est Raison, statistiques, efficacité ? Plus largement, n'est-il pas logique qu'à force de rationalisation, d'abandon de toute spiritualité – pas forcément religieuse –, notre société porte à sa tête une telle figure ?

Entre les Lumières, Hegel et le scientisme, il y a tout un monde. Emmanuel Macron est surtout l'enfant de son temps, un temps dans lequel l'esprit est trop souvent une dépendance de la matérialité ou de la déraison, un temps dans lequel la pensée critique s'efface au profit d'un mélange non contradictoire d'économie et d'ésotérisme. Emmanuel Macron a pu dire que « *la politique, c'est mystique* ». Une phrase fort peu rationnelle, vous en conviendrez sûrement. Nous alternons entre le grand délire et l'hyper pragmatisme, entre des discours dont l'irrationalisme confondrait de honte un honnête homme du XVIII^e siècle et des discours sortis tout droit de logiciels informatiques. Cette phrase obscurantiste d'Emmanuel Macron doit être rapprochée de cette autre du nouveau "chef" du parti présidentiel, Christophe Castaner : « *J'ai le logiciel Macron avec l'application Philippe.* » Ce qui est attaqué reste le discernement intellectuel tout autant que la capacité de l'esprit à se déprendre du monde. Emmanuel Macron est le président d'un engluement spirituel très inquiétant, une sorte de résignation collective à l'effort qu'exige la pensée.

Pensée qui, lorsqu'elle s'éloigne du cadre libéral, est généralement réprimée et rapprochée des totalitarismes du XX^e siècle. Comment, dès lors, redonner sa noblesse à « *la méésentente* » comme l'entendait Rancière ? On voit que même à gauche – ou surtout à gauche –, la tentation du saint-simonisme n'est jamais loin.

La brutalité de la réponse est à la hauteur de la faiblesse intellectuelle à laquelle se heurtent ceux qui n'ont pas renoncé à lutter contre les innombrables aliénations produites par notre mode de développement économique. Ce que l'on constate, c'est l'incapacité croissante de ladite "gauche" à faire droit à une critique qui ne soit pas simplement économique. L'idée d'une crise anthropologique, par

exemple, ne fait pas sens pour elle. La mésentente dont vous parlez ne peut pas simplement porter sur la concentration du capital ou la domination du CAC 40. Il est particulièrement frappant de constater qu'un intellectuel critique de premier plan comme Jean Baudrillard a quasiment disparu des références de la gauche dite "critique". On ne peut parler de dissensus sans parler de conflits de valeurs, de hiérarchie des valeurs, de fondement des valeurs - autant de questions essentielles devenues quasiment taboues à gauche. L'anthropologie critique des valeurs de la modernité, qu'interrogeaient il y a peu et dans des styles très différents Castoriadis, Clouscard, Debord ou Baudrillard, ne fait plus partie de ses interrogations.

« Dans un renversement orwellien, la critique, c'est l'idéologie. »

D'une certaine manière, les idéologies politiques s'éloignant du cadre libéral n'ont-elles pas toujours été désignées comme "extrêmes" ?

Cette tendance ne fera que s'accroître dans un renversement terminologique sidérant. Est extrême ce qui, dans son mouvement propre, tend toujours à se dépasser. Dans les sports extrêmes, il s'agit toujours de "dépasser ses propres limites" (pour reprendre le slogan des équipementiers sportifs). Cet extrémisme-là, celui du refus de la finitude (croissance illimitée, etc.), Emmanuel Macron le formule dans un slogan frime, forcément en anglais : « *Sky is the limit* » (Le 1, 13 septembre 2016).

Incapable de faire droit à une critique interne à son ordre, le principe de libéralité suffisante "extrémise" les contradictions qu'on peut lui adresser afin de mieux les disqualifier. Là encore, il est nécessaire, texte à l'appui, de démontrer patiemment ces grossiers mécanismes d'exclusion. Après la critique, c'est l'idéologie, la finitude, c'est l'extrémisme...

Vous écrivez que l'explication a remplacé la confrontation : n'est-ce pas en partie lié à l'évolution du rôle des médias, qui revendiquent le décryptage plutôt que la subjectivité ?

Disons plutôt que la confrontation est toujours scénarisée. Médiatiquement, vous devez être situé, repérable. Il s'agit d'ailleurs moins d'un problème de média que de marché. Votre nom doit devenir une marque. Qui se soucie réellement de ce qu'écrivent les "intellectuels médiatiques", qui commentent sérieusement leurs textes ? Soit vous êtes pour, soit vous êtes contre. La logique binaire est de mise. L'audimat n'a que faire des jugements fins, illisibles pour la grossièreté des poseurs d'étiquettes. Quant au soi-disant décryptage, c'est une farce destinée à faire croire au consommateur qu'il n'a pas les moyens de juger ce qu'il a sous les yeux. Un électricien venu poser un câble chez moi, voyant le livre de Macron *Révolution* sur mon bureau, s'est exclamé : « Ne lisez pas ça, Macron c'est complètement creux ! » À quoi sert pour lui un « décryptage de la philosophie politique d'Emmanuel Macron » si ce n'est à le faire douter de la qualité immédiate de son jugement. Pour autant, son constat ne suffit pas. C'est ici que commence un travail plus ingrat, non pas de décryptage mais d'analyse critique.

Justement, dans votre analyse critique, vous utilisez régulièrement le terme d'« infra-politique » pour décrire notre temps – terme qui renvoie à la liberté de chacun de "trouver sa voie", érigée comme principe ultime.

Cette infra-politique n'est-elle pas simplement la sœur d'une société "à l'américaine", dans laquelle des communautés cohabitent et vivent selon leurs propres désirs, sans que personne n'intervienne afin de ne pas brusquer les sensibilités ? Plus largement, l'infra-politique ne se nourrit-elle pas de la peur de contraindre ?

Derrière la peur de la contrainte, nous retrouvons la question fondamentale de l'antagonisme des valeurs. C'est le sens de la référence que je fais à Max Weber dans le texte. Peut-on en encore parler d'activité politique sans envisager une hiérarchie des normes et des valeurs, sans juger de ce qui est médiocre, bas, stérile, imbécile, sot, sans tirer de ce jugement des décisions politiques ?

« Nous devons accepter de renoncer au confort des rhétoriques de la liberté pour investir l'inconfort des jugements de valeurs et des conflits spirituels et politiques qu'ils suscitent. »

Platon juge les sophistes non pas simplement parce qu'ils ont un pouvoir dans la cité mais parce qu'ils éduquent mal les hommes pour lui. Cette question de l'éducation est essentielle. Il n'est d'ailleurs pas inutile de constater à quel point la critique dite "de gauche", sous couvert de progressisme, l'a délaissée. Il faut prendre conscience de la contradiction fondamentale qui existe entre la logique libérale et le problème des valeurs. Un libraire qui a une politique éditoriale en refusant de vendre n'importe quoi pose le problème de la qualité, de la valeur, et en paie le prix du point de vue de la logique libérale quantitative.

La force du macronisme n'est-elle pas simplement de jouer *ad nauseam* sur le mythe d'une prétendue synonymie entre émancipation et liberté ?

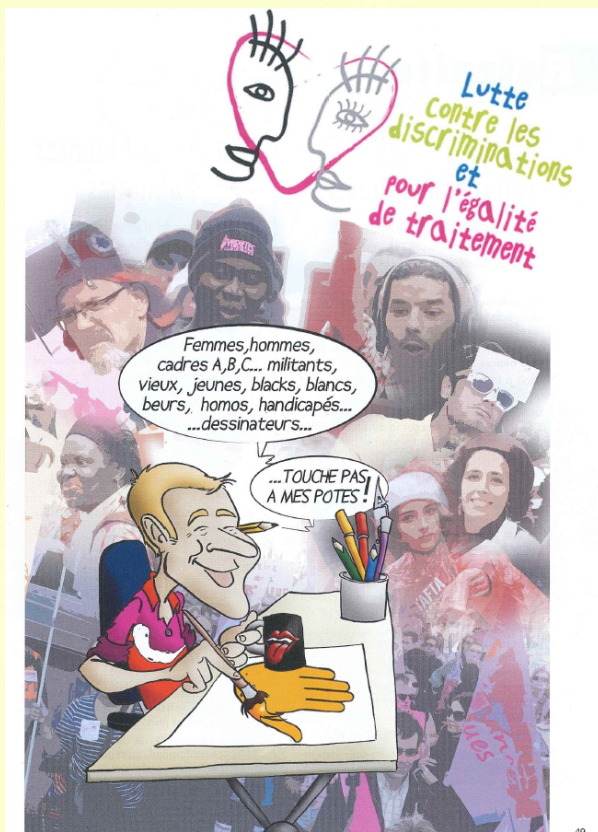
Nous sommes libres pour rien, voilà l'enjeu. Nous rejouons des luttes d'émancipation sous la forme de simulacres au nom des luttes passées, qui étaient bien réelles celles-ci. Nous devons accepter de renoncer au confort des rhétoriques de la liberté pour investir l'inconfort des jugements de valeurs et des conflits spirituels et politiques qu'ils suscitent. Cela suppose de renoncer aux bénéfices de conformité des discours de la liberté. Là encore, le modèle grec peut nous servir. Être probes, véraux et sublimes sont des exigences au moins aussi nobles que les produits du marché de la liberté.

Pour finir, vous écrivez que la génération Macron, pour grimper les échelons, fait avant tout preuve de conformisme. Mais n'est-ce pas une attitude propre aux élites en général ?

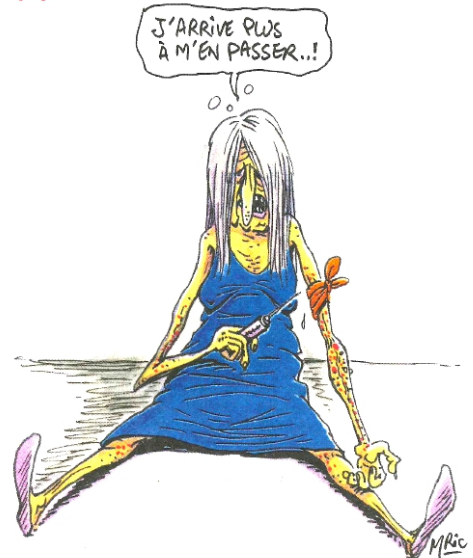
Il faut revoir ce terme. Les *aristoi* sont les meilleurs en Grèce antique. En quoi Christophe Castaner et ses logiciens de pacotille est-il un *aristoi* ? De quelle élite parle-t-on ? Lui ou un autre, le problème est le même. Le marché est incapable de produire une quelconque élite. Les plus grandes œuvres de l'esprit ont toujours été marginales, inattendues, non soumises à la pression du marché. Quelle élite voulez-vous créer lorsque l'adaptation au marché, c'est-à-dire aussi la soumission aux manies du temps, est supposée désigner les "meilleurs". Encore un peu d'Orwell pour finir : les plus conformes seront les plus géniaux. À ce titre, Emmanuel Macron est le plus grand génie de notre temps.

Romain Gonzalez – Le Comptoir 13/12/2017





Mric GLYPHOSATE:
L'EUROPE EN REPRENDRÉ POUR 5 ANS...



L'ÉCONOMIE
FINANCIÈRE
C'EST TRÈS BASIQUE:

LES PROFITS
SONT VIRE'S
AU
LUXEMBOURG

...ET LES
SALARIÉS
SONT VIRE'S
AU PLUS VITE!



-FAUVOUR-